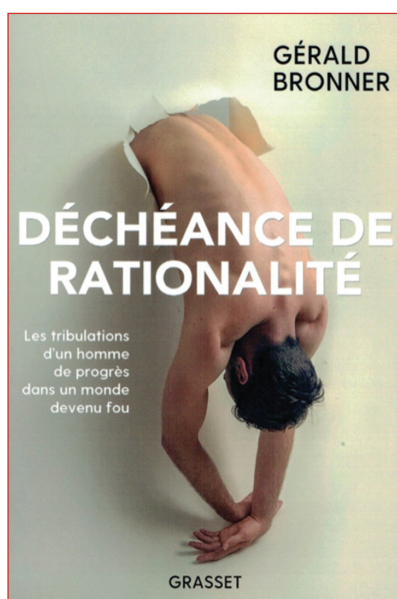


Analyse de livre

■ **Gérald Bronner**
Déchéance de rationalité
 Paris : Grasset, 2019



J'ai aimé ce livre, je l'ai vraiment aimé. D'abord un titre qui incite aux associations rapides. Et un sous-titre qui interpelle le psychiatre : « Les tribulations d'un homme de progrès dans un monde devenu fou ». Ensuite, car ce livre est un récit, presque palpitant. Il s'agit bien de tribulations, écrites dans un style alerte, rapide, efficace.

Gérald Bronner est un professeur de sociologie dont les livres sont souvent plus ardues, universitaires. Mais dans cette production, l'auteur s'implique très personnellement et n'hésite pas à nous faire part de ses hésitations, de ses doutes, de ses colères, de ses déceptions avec souvent un humour plaisant.

**Rubrique coordonnée
 par Joséphine Caubel**

De nombreux livres sur le djihadisme sont souvent effrayants, voire rébarbatifs, celui-là n'est pas horrible, même si l'expérience racontée se finit en impasse. Des impasses, d'ailleurs, Gérald Bronner en fait part avec l'humour évoqué plus haut, comme lorsque son GPS l'égaré quand il doit rejoindre le centre de Pontourny, où qu'il ne trouve âme qui vive pour lui indiquer un chemin que l'électronique échoue à trouver. Cette errance est-elle une métaphore pour illustrer ce monde devenu fou ?

De quelle expérience l'auteur veut-il nous faire part ? Celle de son implication dans le Centre de prévention, d'insertion et de citoyenneté (CPIC) de Pontourny en Indre-et-Loire qui devait accueillir des mineurs volontaires pour être « *déradicalisés* ». Tout un paradoxe. Une expérience osée qui l'a fait quelque peu hésiter avant de s'y lancer – d'où l'intitulé du deuxième chapitre « Je prends le risque ». Il nous livre son intéressant cheminement avec ces jeunes hommes et filles rencontrés dont il brosse des portraits touchants, montrant leur désarroi. Il expose une démarche, pas facile, à plus d'un titre, qui s'efforce de développer l'esprit critique chez des jeunes en dérive tout en tentant d'établir préalablement avec eux un climat de confiance.

La démarche n'est pas facile, et pas seulement du fait du public concerné, mais aussi à cause d'autres facteurs, administratifs, politiques, ou des peurs collectives. Et nos pusillanimités, Gérald Bronner les constate rapidement. Dès sa première journée, il remarque un des jeunes stagiaires, Lailoken,

personnalité passionnée qui le remercia à la fin de la journée de la manière suivante : « *Monsieur, franchement, je voulais vous remercier, nous tous, d'accepter de venir nous voir. De vous intéresser à nous. On a compris que vous étiez quelqu'un de très occupé. C'est rare qu'on s'intéresse à nous. Alors vraiment merci* ». Pourtant, il ne reverra pas Lailoken, éjecté du centre sur pression des élus locaux et il remarque de manière acerbe : « *Souvent en démocratie ce que la peur exige, elle l'obtient* ».

Et la répétition des mécanismes de rejet et probablement des sentiments d'abandon éprouvés par les jeunes de Pontourny se reproduira abruptement pour mettre fin à la partie, comme le titre l'avant-dernier chapitre. À la demande des stagiaires, Gérald Bronner devait leur apporter un de ses livres tout en se demandant quelle serait leur réaction en découvrant l'identité des dessinateurs qui avaient illustré son livre, identité que je tairai ici afin de vous inciter à la découvrir par vous-mêmes. J'aurais bien aimé effectivement connaître la réaction d'Urien, Vortigen, Enide, Balin, Viviane, Caelia, Pelleas et les autres. Mais ce jour, presque tous les jeunes étaient partis pour diverses raisons. Il n'en en restait que deux dont Caelia avec qui Gérald Bronner restera en communication épisodique et pour qui constatera-t-il, même si des difficultés persistent, que « ça va mieux ».

Mais dans l'ensemble, ça ne va guère bien. Et un autre pan du livre montre la santé précaire de notre société et tout syndicaliste un tant soit peu engagé reconnaîtra en souriant, jaune évidemment, les impasses administratives et politiques, les promesses et les enthousiasmes aussi impulsifs que transitoires et sans lendemain que notre auteur décrit encore avec un humour désabusé.

On lira ainsi avec attention le chapitre « *Une armée de faux*

positifs » qui expose les démarches de chercheurs, y compris tentées au plus haut niveau de l'État, pour avoir accès au fameux fichier secret, le fichier des signalements pour la prévention de la radicalisation à caractère terroriste (FSPRT) qui doit être mis en lien avec Hopsyweb, l'autre fichier recensant les personnes hospitalisées sans leur consentement à propos duquel le Syndicat des Psychiatres des Hôpitaux (SPH) dépose recours sur recours, mais à qui il est opposé l'absence de lien entre psychiatrie et radicalisation malgré l'évidence des textes et des déclarations politiques. Un bel exemple d'absence de rationalité dans les analyses politiques et juridiques des pouvoirs publics qui ne peut qu'intéresser

le sociologue. Il s'agissait pour les chercheurs de vérifier la qualité des données recueillies et d'éviter de crouler à terme sous une armée de faux positifs. Encore des tribulations sans issues...

Qu'attendre des initiatives des pouvoirs publics sur la question de l'attention portée aux jeunes en dérive et finalement abandonnés (comme tous les autres actuellement dans les prisons syriennes) ? À l'heure de l'écriture de ces lignes, la Direction générale de l'offre de soins (DGOS) et le Comité interministériel de prévention de la délinquance et de la radicalisation (CIPDR) travaillent à un appel à une manifestation d'intérêt « *Pour l'intervention de psychiatres dans l'analyse des parcours des*

adolescents en grande difficulté et à risque de radicalisation ».

Après les sociologues, à quelles tribulations les psychiatres vont-ils être confrontés et seront-ils aussi engagés que le sociologue ou plus méfiants ?....

Michel David
Vice-président du SPH
Rédacteur en chef adjoint de
l'Information Psychiatrique
<michel.david.sph@gmail.com>

Liens d'intérêt

L'auteur déclare ne pas avoir de lien d'intérêt en rapport avec cet article.